

Les Bleus à l'âme française

LE MONDE CULTURE ET IDEES | 12.06.2014 à 15h47 • Mis à jour le 15.06.2014 à 16h05 | Par Olivier Guez



Supporteurs français lors de la Coupe du Monde de football 1998. Guillaume Atger

Linda Evangelista au bras de Fabien Barthez, *I Will Survive* en boucle sur les ondes, « Et un ! Et deux ! Et trois zé-ro ! » : en juillet 1998, la France « qui gagne » n'a d'yeux que pour ses champions du monde de football. Une idole, 11 rock stars, 22 héros, guidés par un gourou en survêtement à l'accent forézien. Des chantiers de Saint-Nazaire à la terrasse du Flore, la France s'enflamme, enfin, pour les Bleus et bombe le torse grâce à l'équipe black-blanc-beur, érigée en modèle d'intégration républicaine. Pour la première fois, les Français s'identifient véritablement à leur équipe nationale. C'est le début d'une relation passionnelle entre les Bleus et les Français, miroir déformant des turpitudes hexagonales de ces dernières années.

Il n'en a pas toujours été ainsi. « Jusqu'en 1998, les rapports entre les Français et les Bleus évoluent aux confins de l'indifférence, affirme Vincent Duluc, suiveur attiré de l'équipe de France à *L'Equipe* depuis bientôt vingt ans. Bien sûr, il y a eu quelques poussées de fièvre ponctuelles, mais même à l'époque glorieuse de Platini, dans les années 1980, les relations sont tièdes et les passerelles entre les amateurs de foot et les autres milieux, intellectuels notamment, encore rares. » En 1987, Michel Platini, jeune retraité du ballon rond, s'en plaint. Dans une interview donnée à Marguerite Duras, pour le journal *Libération*, l'ancien capitaine des Bleus raconte que, du temps de sa jeunesse, « le football n'existait pas en France. (...) De 1958 à 1972, il n'y a rien eu. Il y a eu une période maudite parce que nous, en France, on n'a pas une culture sportive. »

Il faut reconnaître que les Bleus sont médiocres, sinon pires, à l'époque : après leur brillant parcours en Suède, en 1958 – la France finit troisième – et jusqu'en 1978, ils ne participent qu'à un Mondial, en 1966. Encore le quittent-ils dès le premier tour, bons derniers de leur groupe. « Les Français aiment les coups d'éclat et les hommes providentiels, Kopa, Platini, Zidane, regrette Pierre-Louis Basse, la grande voix du foot sur Europe 1 pendant des décennies. Ils ne font corps avec leur équipe nationale que lorsque les résultats sont à la hauteur de l'image qu'ils se font de la France. Ce ne sont pas de vrais supporters. En 1998, ils ne se sont enflammés qu'au moment du quart de finale contre l'Italie. »

PASSIONS ÉPHÉMÈRES

Au XX^e siècle, les rapports entre les Bleus et les Français sont ainsi ponctués de passions éphémères. Mais à la différence de nos voisins allemands, espagnols, italiens ou anglais, sans même parler des Sud-Américains, de grande histoire d'amour, pas question. En 1938, à l'occasion de la troisième Coupe du monde qu'ils organisent chez eux, les Français s'enthousiasment brièvement jusqu'à l'élimination en quarts de finale de leur équipe contre le futur vainqueur, l'Italie de Mussolini – les Bleus n'ont remporté qu'un match, contre la Belgique, en huitième, c'est-à-dire

au premier tour de la compétition.

Suivront l'épopée suédoise, vingt ans plus tard, autour de Kopa, Piantoni et Fontaine, puis, à la fin des années 1970, dans la foulée des Verts de Saint-Etienne partis à la conquête de l'Europe, les prémices d'une deuxième grande équipe de France, la génération Platini. Du [style](#), du panache, du « foot champagne », mais pas de victoire finale. Entre ces dates-clés, pas grand-chose : la France ne vibre pas durablement pour ses Bleus, faute de résultats et d'une culture footballistique à la hauteur de celle des autres grands pays européens où les stades, aujourd'hui encore, sont bien davantage remplis.

Dans son ouvrage *Football in France*, l'historien britannique Geoff Hare avance plusieurs explications à ce désintérêt : les débuts très tardifs du foot professionnel en France, en 1932 – une ligue pro existait en Grande-Bretagne dès 1885 – ; le dilettantisme et l'amateurisme des clubs français ; une industrialisation de moindre envergure et plus lente comparée à celles de la [Grande-Bretagne](#) ou de l'[Allemagne](#) – c'est au sein de la classe ouvrière que se façonnent une culture footballistique et un amour immodéré du ballon, dès le début du XX^e siècle. Le foot, pour l'historien Eric Hobsbawm, est la « *religion laïque du prolétariat britannique* ». Chez les classes populaires françaises, l'implantation est moindre.

LES POILUS ONT BEAUCOUP JOUÉ AU FOOT

Pendant longtemps aussi, le journal *L'Auto*, l'ancêtre de *L'Equipe*, s'intéresse davantage au [rugby](#), plus champêtre que le foot et donc plus en harmonie avec la France rurale de l'époque. Le ballon rond est associé aux masses urbaines dangereuses et, déjà, aux immigrés de fraîche date. Il faut [attendre](#) l'entre-deux-guerres – les poilus ont beaucoup joué au foot dans les tranchées – pour que le foot se répande chez les prolétaires français. L'historien britannique Geoff Hare fournit une autre explication : la France n'a pas besoin, à l'époque, du ballon rond pour [forger](#) sa réputation internationale et son identité nationale, à la différence de certaines petites nations d'Europe centrale après l'éclatement de l'Empire austro-hongrois, ou de pays sud-américains comme le [Brésil](#) et l'[Uruguay](#).

Un autre Britannique, Simon Kuper, auteur de plusieurs [livres](#) de référence sur l'histoire du football, confirme ces assertions. « *L'image de la France fut longtemps associée à son empire, son art de vivre, sa civilisation et son histoire, toutes auréolées d'un prestige certain. Les Bleus, notamment sous de Gaulle, n'étaient pas à la hauteur de cette idée de la France.* » Longtemps, aussi, les [médias](#) généralistes ont méprisé le foot. « *En France, poursuit Simon Kuper, il n'existe pas de tabloïds comme en Angleterre ou en Allemagne. En feuilletonnant la vie privée des joueurs, ils ont conquis un large public, notamment les femmes, alors que L'Equipe s'adresse depuis toujours à un lectorat de fans essentiellement masculins.* » Pour les élites françaises, à l'exception des écrivains tels Camus, Giraudoux et Montherlant, le foot avait mauvaise réputation. Le foot, nouvel opium du peuple, pour nombre de marxistes, était suspect, une peste émotionnelle. « *Pouvez-vous imaginer la tête de mes collaborateurs aux Temps modernes, si j'avais été à un match de foot ?* », s'amusait Sartre, cité par Geoff Hare.

Tout a donc changé après la déferlante 1998. Désormais, les Bleus se doivent d'incarner la France et le roman national. Ils doivent [gagner](#), bien sûr, mais aussi [être](#) amoureux de la France, se [comporter](#) en athlètes irréprochables et généreux : leurs déclarations, leur tenue, l'enthousiasme avec lequel ils entonnent *La Marseillaise*, tout est scruté, disséqué, critiqué, sous l'œil vigilant des « anciens », les vainqueurs de 1998.

IDENTITÉ NATIONALE EN RECOMPOSITION

Dans les coulisses de l'équipe de France et sur le terrain se joue et se rejoue en fait le psychodrame français contemporain : la quête obsidionale et narcissique d'une identité nationale en recomposition. D'un côté, un pays en crise, économique, existentielle, mal dans sa peau ; de l'autre, une équipe composée majoritairement d'enfants des cités, les nouvelles classes populaires, multimillionnaires à 20 ans, hérauts de la mondialisation honnie et du foot business, de la culture rap bling-bling, évoluant pour la plupart dans des grands clubs étrangers – « *bref, tout ce que les Français adorent détester* », souligne Simon Kuper. « *Les querelles entourant les Bleus reflètent l'anxiété des Français* », poursuit-il : l'[islam](#), le racisme latent, les [banlieues](#), le renouveau de la question noire, l'ethnisation des [débats](#), le repli communautaire... Avec, en 2010, le « fiasco de Knysna », point d'orgue de cette tragi-comédie franco-française : durant la Coupe du monde en [Afrique du Sud](#), devant les caméras du monde entier, les Bleus refusent de [descendre](#) du bus pour s'entraîner. La parole se libère, la chasse aux « meneurs » de la fronde met la banlieue sur le banc des accusés. Le temps des règlements de comptes a sonné.

Pour beaucoup, les Bleus furent à ce moment-là des traîtres à la nation. Le sociologue Stéphane Beaud considère, lui, que la mutinerie exprimait plutôt « *le désarroi des joueurs et leur manière de répondre aux agressions de l'extérieur* ». « *Ce surinvestissement politique et symbolique de l'équipe de France est exagéré*, estime quant à lui Pascal Praud, grand manitou du foot sur RTL et I-Télé. *On ne peut pas demander aux Bleus de réussir là où les politiques ont échoué depuis des décennies.* » Les Français veulent vibrer, rêver, oublier la sinistrose contemporaine, participer à une aventure commune. Faire corps et retrouver un peu d'allant. En cette veille de France-Honduras (le 15 juin), leur premier match de la compétition, les Bleus n'ont qu'à bien se tenir et, si possible, gagner quelques rencontres. De préférence avec panache, à la française.

de Geoff Hare (Berg Publishers, 2003).

de Stéphane Beaud, avec Philippe Guimard (La Découverte, 2014).

de Jean-Claude Michéa (Climats, 2014)

A voir

dimanche 15 juin, à 21 heures (heure française)